

Face au découragement, les « pincés de la langue »

Comment écrire sur ce qui empêche d'écrire ? Joanne Anton pousse à l'extrême ce paradoxe dans un roman dont le récit se réduit à une « influence », celle de Thomas Bernhard.

LE DÉCOURAGEMENT,

de Joanne Anton.

ÉDITIONS ALLIA,

64 PAGES, 6,10 EUROS.

« **E**st-ce possible d'écrire sur le découragement tandis que l'on se décourage du moindre mot que l'on écrit ? » En bonne logique, un livre si bien commencé devrait se terminer, une fois cette seule et unique phrase écrite. Joanne Anton devrait s'en tenir à un aphorisme nihiliste et passer à autre chose. Ou à rien. À y regarder de plus près, et tout simplement en lisant juste, on note qu'il s'agit d'une question. Le découragement n'est pas un mode de l'être, mais quelque chose d'actif, que l'on combat en y laissant beaucoup de nous. Il s'agit du découragement de l'écriture, celui qui « vide la langue ». On le surmonte, ou plutôt on le trompe « par une marche en crabe ». On s'en tire, nous dit Joanne Anton, « avec les pincés de la langue ». On aurait l'air d'inventer une histoire. Et comme c'est impossible à cause de l'état dans lequel nous laisse le découragement, on aurait recours à une influence.

L'influence, Joanne Anton ne le dissimule pas, est celle de Thomas Bernhard, dont une phrase nous met en demeure d'emblée : « Nous devons avoir chaque fois au moins la volonté d'aller jusqu'à l'échec. »



Gérard Berréby

L'auteure organise son texte autour d'un récit possible, deviné, en creux. Un récit qui ferait comme si.

« Écrire sur la vie telle que nous ne voulons pas la voir. »

C'est le *Marcher* du maître autrichien qui va servir de matrice à ce que Joanne Anton se propose de faire, un roman paradoxal, non sur l'impossibilité d'écrire du fait de la tension de l'écriture vers son annulation, mais sur cette marche obstinée de la narration, avec toujours un petit temps d'avance sur le découragement, et qui fait qu'enfin quelque chose reste.

Car « le découragement suppose une force contraire ».

L'auteure va donc organiser son texte autour d'un récit possible, au conditionnel, deviné, en creux. Un récit comme les autres, amours, travail, vie conjugale, enfants. Un récit qui ferait comme si. Comme si on pouvait aimer « le grand spectacle de la vie quand il entre en nous par le grand conte du possible ». C'est là que se situe un enjeu que le découragement n'a pas entièrement anéanti. « Aussi est-ce possible, mais très laborieux, d'écrire. » Le livre de Joanne Anton se calque sur la trajectoire du marcheur de Thomas Bernhard, qui va visiter un ami à l'asile de Steinhof. La

pensée vagabonde ainsi entre diagnostic psychiatrique rassurant, récit de vie possible, et exploration de ce qu'on peut faire pour écrire contre le découragement : « écrire sur la vie telle que nous ne voulons pas la voir ». Joanne Anton, dans son premier roman, prend tous les risques, à commencer par celui de ruiner son propre projet à trop s'en approcher, comme le « livre sur rien » rêvé par Flaubert. Son écriture, obstinée, exacte, nous rassure : elle ne décourage pas ses lecteurs, elle les envoûte et les entraîne dans cette quête obsédante et magique.

ALAIN NICOLAS